



© Editions La Cause du Poulailler  
<http://cause.du.poulailler.free.fr>  
Porcheres, mars 2011  
ISBN : 978-2-9536428-6-5  
Dépôt légal : 1° semestre 2011

Jean-Luc BENGUIGUI

Ma mère  
a tout essayé  
*cahiers*



*C'est comme les psychiatres, c'est très efficace  
moi avant, je pissais au lit, j'avais honte  
je suis allé voir un psychiatre, je suis guéri  
maintenant je pisse au lit, mais j'en suis fier.*

Michel Colucci



Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot. Combien de spécialistes avertis, consultés pour me prescrire des traitements conventionnels tels le pipi-stop, les réveils nombreux, et d'autres moins conventionnels tels l'acupuncture, le guérisseur ? Hormis, mesdames et messieurs, les médicaments aux effets secondaires dévastateurs. Ma mère ne voulait pas de traitements médicamenteux, de chaos dans mes choses supérieures, là où gravitent mon âme et le souffle de mon esprit. Elle en faisait tout d'abord part à ses interlocuteurs, mettait hors champ la voie médicinale, avant même d'embrayer vraiment sur un nouvel entretien avec telle ou tel, le plus souvent en ma présence.

Combien de draps mouillés ?

- *Dites-nous monsieur, à son âge, ce pourrait être les premiers symptômes ?*

Quel âge avais-je, au juste ? Déjà un demi-siècle bien avancé ! Huit, neuf ans ? Hormis, aussi, toutes les thérapies comportementales ou encore l'hypnose.

- *Hors de propos, ce ne serait pas une réponse ou une solution ou je-ne-sais-quoi-encore ! Ecoutez-moi bien ! Jamais !*

Quoi ? Permettre à autre que soi de s'entretenir avec son imagination ?

- *Mon Dieu, quelle idée !*

Je remercie ma mère de l'avoir compris.

Lorsque je suis né puis lorsque j'ai grandi, je n'ai pas trouvé le passage de mon automatisme vésical d'avant ma naissance à une activité vésico-sphinctérienne coordonnée, donc consciente. Je n'ai pas réussi à franchir cette étape importante de ma croissance, mon hébétude était béante. Cela aurait pu être, somme toute, l'une des choses les plus banales qui puissent être. Cinq personnes sur mille connaissent l'incontinence nocturne de leur vessie, les troubles mictionnels. J'ai vite appris que vésico venait de vessie et sphinctérienne de sphincter, le muscle que tout un chacun possède et supposé se contracter ou se relâcher au bon moment, pour empêcher ou au contraire libérer le flot continu de l'urine vers la vessie, via l'urètre.

- *Tout va bien de ce côté-là, me rassurait ma mère.*

J'étais âgé de six ou sept ans.

- *Tu as bien deux reins, mon fils, deux uretères branchés sur ta vessie, un urètre, un méat urinaire, tu as tout ce qu'il faut, pas d'implantation anormale du côté organique.*

Combien de fois me l'a-t-elle répété ?

Oui, mon sommeil était profond, immensément profond, devrais-je écrire, presque inconscient. Mon

cerveau bouillonnait puis s'endormait sans écoutes. Mon cerveau endormi n'était plus vigilant. De ce point de vue, passe encore, mais mon esprit s'y était mis, lui aussi, à s'endormir. Mon esprit soufflait là où il le voulait, aspirait, respirait jusqu'à s'avachir, puis s'absentait. Mon esprit somnolait, au point de ne plus contrôler parfois mes éventuelles mictions. Pour qui se prenait-il ? Avec quels anges et quels démons s'entretenait-il ? Était-ce mon esprit, ma propre substance incorporelle et intellectuelle, mon mental, qui faisait des siennes ?

Mon âme a accouru :

*- Et les principes de vie, vous en faites quoi de ma définition, de mon existence immatérielle ?*

Mon âme saura se faire entendre. Elle, et l'ensemble de mes facultés morales, spirituelles. Elle contiendra mon esprit. Les anges et les démons relèvent du spirituel, pas du mental.

Combien de fois me suis-je demandé enfant, lorsque mon flot se répétait à l'envi, si un secret se profilait, caché derrière mon pipi-au-lit, à supposer bien sûr qu'un secret puisse s'y profiler. Je n'en ai jamais parlé à personne. Pas même à ma mère. Je protégeais mon secret. Cela fait belle lurette que j'ai enfin compris. Point de secret ne se profilait. Notre esprit n'a point besoin de dormir. Il est le souffle à lui tout seul. Mon esprit se tient droit depuis, veille sur mon âme entourée d'anges protecteurs.

J'ai consommé des draps, en quantité

astronomique, jusqu'à être un jeune homme. Mes logements successifs dans les années soixante-dix, recelaient d'innombrables paires de draps jetables dans une armoire qui longtemps m'a suivi. Je m'y étais résigné. Je vivais seul, m'y étais presque habitué, enfin, pas tout à fait. Combien de paires de draps y sont-elles passées ?

D'incalculables occurrences étaient inscrites sur les relevés de mon compte en banque en ces années-là. Combien d'alaises agencées à la hâte ? De matelas, surtout. Les draps jetables s'arrêteront lorsqu'enfin je comprendrai comment me débarrasser de mes mictions nocturnes. Euréka ! Plus de matelas à faire disparaître. Je n'userai plus de draps comme à l'ordinaire. Je retirerai les alaises. Pourquoi n'y avais-je donc pas songé plus tôt ? Quelle question ! Je n'étais pas prêt à imaginer de possibles dialogues, ni avec mon âme - ma spiritualité, ni avec mon esprit - mon mental. Qui saurait s'y préparer ? Je n'étais pas prêt à imaginer ces possibles dialogues-là, j'en étais encore loin, lorsque je me suis invité à larges enjambées à commencer à passer outre quelques-unes de mes protections. Dieu sait que je m'y connaissais, en protections en tout genre, pour protéger mon secret. J'étais imbattable. Ma mère me disait que j'étais *un roi, capable de détourner n'importe quelle conversation avec habileté*, enfin, c'est ma mère qui le disait.

Ma mère, elle m'adorait.

J'ai attendu les années quatre-vingts, pour m'en

parler vraiment. Je me suis mis à m'en entretenir, de mes mictions involontaires, de mes émissions inconscientes, presque naturellement, entre moi et moi. C'est ce que je croyais.

En moi et dans les faits, mon âme et mon esprit n'attendaient que ça. Lorsqu'aujourd'hui je relis mes carnets de ces années-là, et reprends, réécrits quelques phrases ici ou là, recopiées pour ne pas oublier, je réentends des propos entendus de ma mère, qui pour beaucoup figurent ici. Ainsi allait ma vie, au rythme de mon énurésie, jusqu'au jour où je me suis décidé. Je m'y suis mis vraiment, seul face au miroir. Je me suis posé la vraie question. J'ai osé :

- *Ai-je toute ma confiance ?*

J'ai alors entendu des voix, une seule voix exactement et distinctement me répondre :

- *Vous avez toute votre confiance.*

J'avais commencé par une déclaration avec moi, dans ma salle de bain, seul face au miroir, avec ma question :

- *Ai-je toute ma confiance ?*

Je ne sais pas pourquoi j'avais prononcé ces mots, cette première question, avec tout le sérieux dont seuls l'amour et l'amitié sont capables. Là, j'ai entendu une voix féminine me répondre : *vous avez toute votre confiance*, à l'intérieur de moi, comme ça, à l'improviste, dans ma salle de bain, devant le miroir, dans mon cerveau. C'était authentique. Et ça a continué.

- *Qui êtes-vous ?* ai-je interrogé.

La voix m'a répondu :

- *Je suis votre âme. J'ai foi en moi, moi aussi.*

Elle n'a pas poursuivi. Je sais que le mot confiance tire son origine de *fides*, la foi. Ma confiance est ce que j'ai de plus cher au monde. J'ai retenu de mon âme ses premiers mots prononcés :

- *Vous avez toute votre confiance, j'ai foi en moi, moi aussi.*

A mon âme !

A qui dire : *j'entends des voix*, là, une seule, en l'occurrence ?

- *Ecoute ton esprit*, me disait et répétait ma mère.

Elle s'est toujours dit que je saurais lui parler, un jour prochain. Tu parles ! Il s'agirait de ne pas confondre l'âme et l'esprit, de ne pas se confondre. Et à mon âme, parlerais-je ? Sans âme, l'esprit soufflerait-il ?

Pourquoi mon esprit et mon âme en premier lieu auraient envie de les entendre, mes pourquoi et mes comment ? Comment s'épancher par la pensée et le cœur, de l'esprit et de l'âme ? La pensée serait-elle la traduction consciente de notre esprit en mots ? Qu'écrire de mes mictions inconscientes ? Ma foi oui, j'avais envie de les entendre, mes *pourquoi* et mes *comment*, me suis-je dit ce soir-là devant le miroir de ma salle de bain. C'était inenvisageable de partager ma vie avec quiconque avec une telle tare ! En entête, j'ai écrit ce soir-là :

- *Je me regarde droit désormais, dans les yeux, comme la toute première fois lorsque je me suis regardé. Je laisse entrer le souffle*

*de mon esprit. Mon âme est mon alliée.*

Il arrivera ce qui pourra.

C'est à l'aube de mon cinquante-septième anniversaire, je ne m'y attendais plus, que la voix de mon âme est revenue.

*- Je vous avais dit que vous vous en débarrasseriez. Profitez de votre légèreté ! Ecrivez, maintenant.*

D'où venait-elle ? J'ai ouvert un nouveau carnet Moleskine. J'en disposais d'un plein carton, tant ma mère précautionneuse m'en avait gâté. Seul, je n'aurais pas franchi le pas d'écrire. Je n'aurais pas osé. Mon âme est revenue, volontaire, à ma rescousse. Je lui ai inventé des propos du genre :

*- Ecrivez au nom du réconfort, pour toutes celles et ceux qui partagent ces mictions-inconscientes-là, quelques millions de terriennes, de terriens.*

Je me suis mis à rire puis à me dire :

*- J'ai toute ma confiance, j'ai foi en moi, moi aussi.*

J'ai aussi repris les autres mots prononcés par mon âme :

*- Profitez de votre légèreté ! Ecrivez, maintenant.*

Je me suis lancé, accompagné, léger, avec des notes déjà surlignées dans mes anciens carnets.

Ma mère a connu mes veillées nocturnes vouées à l'écriture, aux alentours de mes douze, treize, quatorze ans. Elle m'y encourageait. J'écris depuis ce temps-là.

L'une de mes étagères est réservée pour les légendaires carnets, disposés à l'abri des regards, dans ma chambre, je les observe tous, les couvertures noires

serrées les unes contre les autres, chacun avec un marque page et un élastique pour tenir les pages bien fermées. Sur l'un d'eux je relis : *je fais pipi-au-lit. Pourquoi ? Comment ?* C'est écrit, à la une du carnet, en entête.

J'ai plongé dans mes carnets d'enfance. J'ai barré le pourquoi et souligné dans la marge : *surtout ne rien dire à ma mère, pour l'instant*. Je suis sûr qu'elle aurait apprécié la lecture des pourquoi et des comment de mes mictions inconscientes. Étaient-elles si inconscientes, ou bien pour une part conscientes ? Je serais mon premier lecteur, en l'état des choses, et aussi car on ne sait jamais de quoi l'avenir sera fait. Je n'avais pas écrit grand-chose, tout compte fait, adolescent, juste quelques notes, quelques phrases. Je n'avais pas poursuivi l'aventure, loin d'être mature et c'était tant mieux. Je rigolais tout seul dans ma salle de bain, en pleine conversation avec mon âme :

- *Je sais, mais je ne te dirai rien !*

Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot, puis elle a laissé tomber.

En enfance et en France, j'en ai essuyé des moqueries du genre « *pisseux !* », « *tu pues la pisse !* », hurlées devant tout le monde. De moins en moins en grandissant. Ma mère m'a appris à garder le secret de mon énurésie.

Comment aurait-elle pu imaginer que cela me poursuivrait dès l'âge de sept ans, neuf ans, onze ans, que cela la dépasserait dès l'âge de douze ans, dix-sept ans, jusqu'aux années quatre-vingt ? Et moi donc !

Je n'ai certes pas souffert d'énurésie. Je remets les choses à leur place. Ma mère m'a très vite appris à me protéger des probables agressions extérieures. Très tôt je me suis habitué, n'ai pas cherché à dormir moins profondément, peut-être donc à m'en débarrasser. L'aurais-je pu ? L'aurais-je voulu ? Je ne me suis rien dit de tel.

Une chose est sûre, quel que soit le traitement - quel vilain mot ! - pour tenter vaille que vaille d'éviter

les mictions inconscientes, le succès dépend d'abord et avant tout de la bonne volonté, donc de la motivation consciente du sujet. Et là tout se compliquait avec moi. Et moi plus ma mère, n'en parlons pas !

Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot, puis elle a laissé tomber. Elle s'est persuadée que mon pipi-au-lit était lié à mon sommeil profond. Certes ! Ce ne sera cependant pas suffisant. Je suis remonté loin en enfance pour comprendre ça.

A ce stade, ce sont d'abord les réveils qui arrivèrent. Ces souvenirs furent les plus bruyants, les sonneries dans la nuit que j'ai tant entendues, jusqu'à ne plus rien entendre. Je me parlais souvent des réveils qui enfermaient des sonneries, et mon esprit et mon âme savent que ma mère m'en a acheté des réveils, des sonneries : des mécaniques, des électriques, des à-quartz, des quartz-mécaniques, des tic-tac légers avec des sonneries activées par l'électronique. Aujourd'hui mon téléphone en dispose d'une kyrielle. Ce sont les réveils mécaniques qui faisaient le plus de bruit, fabriqués pour partir à l'assaut de mes sommeils dans la nuit ! Ma mère m'a acheté des réveils toujours plus gros, plus tonitruants, en lutte contre mon sommeil profond. Son horloger les lui commandait aux quatre

coins du monde. Mon père, au dire de ma mère, était passionné par la minutie des mécanismes de l'horlogerie. C'est Pauline, l'amie de ma mère, qui me l'a révélé en cachette, en ce temps-là. Ma mère s'était alors tue, d'un coup. Souvent le souvenir resurgit dans la mémoire par l'entremise de propos d'amis.

J'ai cuisiné Pauline, la grande amie de ma mère, pour en savoir plus. Ma mère s'est fâchée, est devenue toute rouge, a jeté un tel regard glacial sur son amie Pauline que j'ai compris que je n'en saurais pas plus.

Que cachait ma mère ? D'où venait donc cet air fâché que mimait ma mère chaque fois que je l'interrogeais sur mon père ? Et que vient faire le travail d'orfèvre dans tout ça ? Mon père était passionné par les mathématiques et un placard renferme des dizaines de réveils retrouvés paraît-il dans le grenier. Quel grenier ? Je n'en saurai pas plus. Mes questions resteront sans réponse.

Les réveils ont occupé mes chambres comme ils ont peut-être jadis occupé les chambres de mon père. Et après ? Ils ont interrompu bien de mes rêves nocturnes et indirectement, mon père aurait-il contribué à ces interruptions ? Je m'interroge.

Avec le temps, sept, voire huit réveils tous coordonnés, avec des bruits de sonneries à ne plus tenir, n'ont plus suffi pour me réveiller. Je ne me levais plus. Je n'en avais plus envie. Je ne voulais plus interrompre mes songes pour vider ma vessie dans la nuit ! Je suis né avec un sommeil profond, je tiens cela

de mon père, c'est ce que m'a dit ma mère. Elle me disait que mon sommeil était trop éloigné de la réalité que je vivais. Que voulait dire ma mère ?

Il m'arrive aujourd'hui, rarement mais sûrement, de me surprendre encore en pleine nuit à déambuler dans le couloir de ma maison, jusqu'aux toilettes, tout endormi debout. Dormais-je vraiment si intensément la nuit ? Je sais bien maintenant que mon esprit et mon âme veillent sur moi.

Le matin, je me disais, enfant dans ma salle de bain, que je ne m'en souvenais pas vraiment, que j'avais juste un vague souvenir de réveils tous coordonnés, venus comme interrompre mon sommeil.

Aujourd'hui, mon réveil est intégré dans mon téléphone portable et il me plaît d'utiliser la fonction silence pour le déconnecter.

Aujourd'hui, je m'arrête de temps à autre devant une vitrine d'horloger, regarde les montres, les réveils, les pendules. Je me retourne avec nostalgie vers mon père invisible que je n'ai jamais connu, et je me dis qu'il aimerait assurément tout ce travail d'orfèvre. Je m'en parle au présent. J'ai dû m'en parler des centaines de fois. Et si je le pouvais, je m'en entretiendrais - quelle joie ! - avec mon père par l'entremise de vitrines d'horlogers. Et après ?

J'entendais des sonneries, parfois en pleine nuit. Je ne branche plus que rarement une alarme de réveil dans ma chambre.

Je vis désormais éloigné du temps terrestre. J'ai

coupé les réseaux. J'entre dans ma soixante-dixième année. Ne subsistent sur mon téléphone portable que des alarmes discrètes et des extraits de musique en guise d'horloge ou de minuteurs, pour les œufs à la coque, le riz. Parfois l'alarme du four entonne Mozart, mon téléphone Vivaldi, une troisième alarme - où est-elle ? - *La quête* de Jacques Brel. C'est le capharnaüm. J'en souris. La musique m'accompagne. J'en change souvent, charge en mémoire au format mp3 de nouveaux morceaux, les teste en sonnerie, en alarme. Je cherche des musiques ou des chansons qui sommeillent lorsque je me réveille, qui apaisent mes gênes, en repos mérité de tous mes réveils passés. Ma sérénité aurait-elle été bousculée, par toutes les sonneries mises bout à bout, par les réveils chargés d'une alarme programmée ? Certains spécialistes imaginent n'importe quoi, des procédures qui ne correspondent à rien.

Je n'en veux pas à ma mère, elle qui a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot, ni à mon père amateur de mécanismes d'orfèvre que je n'ai jamais connu. Où est-il à présent ? Qui est-il ?

Ma mère ne voulait pas m'en parler, ne l'a jamais voulu. Ma mère, c'était une tombe lorsqu'elle ne voulait pas parler. Elle avait ses raisons pour ne pas me raconter ce qu'elle savait. Elle m'a dit que mon père était féru de mathématiques, amateur d'aviation et de travail d'orfèvre. Et c'est à peu près tout. Et après ? Un soir, elle m'a lancé une pirouette et a détourné la conversation pour me dire :

- *Si tu savais !*

Puis elle s'est tue, d'un coup. Elle a relancé la conversation, a couvert son silence.

Je n'avais pas de réponse aux questions qui me taraudaient, parfois, dans mon intimité. Je me posais des questions. Qui ne s'en pose pas ? Je me les imposais. Mon père avait-t-il lui aussi entrepris des recherches ? Que cherchais-je, la nuit, lorsque

j'arpentais le couloir ? Comment ne pas me souvenir de mes déambulations et pourtant disposer d'une telle mémoire à en impressionner plus d'un ? Enfin, c'est ma mère qui le disait.

- *Ta mémoire est un phénomène.*

Ma mère est bien méditerranéenne, à exagérer sans cesse.

- *Ma mère, ma mémoire est normale, sélective, comme tout un chacun !*

Le schéma bien simpliste d'une succession de cases pour représenter la mémoire humaine est erroné, dépassé. La mémoire n'est pas une succession linéaire de souvenirs classés.

- *Plus tu associeras tes souvenirs, mon fils, même s'ils n'ont rien à voir, plus tu les retiendras.*

J'associais. J'associais des idées, des images, des conversations. Je lançais en permanence dans mon cerveau des filets en maintes dimensions pour rattraper mes souvenirs. J'allais de la sorte à la pêche, embarqué sur un cargo géant, muni d'immenses filets fabriqués avec mes émotions, et associais mes souvenirs dans des stades plus ou moins stables. Par-dessus bord, les mailles des filets s'envolaient dans le vent, la moisson était bonne. Je n'aimais pas en parler mais je savais que je savais, que la mémoire est en elle-même un phénomène. Je cultivais mes souvenirs, mes lectures, en silence.

Ma mère aimait s'emperlifocoter dans ses questions, elle aimait - et moi donc ! - les questions qui appellent

d'autres questions, qui elles, en appellent d'autres. Qui a écrit : *Occupons-nous donc un peu plus de penser et un peu moins d'être libres d'exprimer notre pensée ?*

Ma mère disposait de centaines de livres, de dictionnaires, d'encyclopédies. Je m'y suis plongé, un peu boulimique, à partir de ma douzième année. Des personnages, des auteurs, émanant de mes lectures éclectiques se sont mis à apparaître dans mon cerveau, à résonner en permanence en moi. Mon esprit et mon âme s'entretenaient avec eux. Tous étaient vivants, beaucoup le sont encore. Ce pourrait être une toute autre histoire.

C'est ma mère qui m'a raconté que plusieurs de mes camarades de classe, lorsque j'étais enfant, aimaient s'adonner à des jeux de société un peu nigauds, construits à partir de réponses toutes faites à des questions standard, sans prendre garde. J'aimais ces jeux bâtis tout à l'avenant avec des questions-réponses.

- *Tu as de qui tenir !*

Pour ce que j'en dis, ma mère aurait pu s'inscrire elle, à tous les concours de questions-réponses radio-et-télé-diffusés. Ma mère, je m'y hasarde, était comme ma mémoire, une sorte de phénomène.

- *Feins de jamais paraître tout savoir*, me répétait-elle.

J'ai appris à ne conserver en apparence que les traits simplifiés de bien de mes souvenirs. Je sais que de fortes émotions s'immiscent puis se ravivent dans mon sommeil profond. L'émotion fait resurgir des

détails, pour un temps, les maintient en mémoire dans un stade mis à part. Mon esprit et mon âme veillent au grain. Ma mère avait une grande mémoire, qui forçait l'admiration, composée de recoins plus ou moins accessibles au commun des mortels. Elle défiait l'expression *les recoins oubliés*. Ma mère ne s'était en rien mise à ralentir ses filets - feignait-elle de nous le faire croire ? - elle écouterait Brel, jusqu'à son crépuscule : on n'oublie rien, de rien.

Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot. J'ai sept, peut-être huit ans. Je me décidais pour un temps à poursuivre les couches qui encore occupaient bien des cases dans ma mémoire, perturbaient bien des stades, ravivaient mon sentiment de honte. Des couches habitaient les placards de mes chambres successives et le fond de mes sacs, archivées sans doute au rayon des réveils et des sonneries. Elles ne résolvaient rien, absorbaient à peine mes flots.

Imaginez des couches, à dix ans : le geste pour s'en vêtir est bien dégradant, d'autant en grandissant, j'insiste, syllabe après syllabe, pour enfoncer le clou et marquer ainsi mon dégoût à des années de distance.

Je l'ai écrit plusieurs fois dans mon carnet Moleskine, le mot : dégradant.

Il y a des choses à ne garder qu'entre soi et soi, une couche est trop voyante, la réalité devient trop évidente, et cela dégrade tout.

Les couches ont perduré, pour un temps, jusqu'au jour où ma mère s'est rendu à la réalité. Les couches

me faisaient plus de mal que de bien. Trop de honte jaillissait.

Ma mère me voyait d'elle-même m'abstenir de boire dès midi pour le soir. Je me retrouvais dans mes nuits assoiffé tant je me refusais de boire toute substance liquide passé le déjeuner. L'abstinence n'a donné aucun résultat probant. Ma mère n'aimait pas cette abstinence-là.

Bien des années plus tard, je découvrirai l'absence de relation de cause à effet, tout au moins dans mon cas, entre le fait d'ingurgiter un liquide et le fait de ne pas contrôler dans mon sommeil mon sphincter ! Mes énurésies primaire, secondaire, tertiaire et adulte ne dépendaient en rien du volume contenu dans ma vessie !

J'ai fêté ça ! J'avais alors quatorze, quinze ans. Je rebus d'un coup des litres d'eau, de sodas, du volume. Et rien ne débordait ces soirs-là, aucun flot particulier, pas de vidange intempestive. Je me réveillais détendu, au matin, sans miction.

Depuis je bois toute la journée, de préférence de l'eau gazeuse du matin au soir, comme pour rattraper mes années d'abstinence, et du vin le soir, parfois. Je l'apprécie, une douce euphorie m'envahit et perturbe subrepticement quelques-uns de mes stades, les cases de ma mémoire se mettent en mouvement, mes souvenirs nourrissent avec bonheur ma conversation intérieure.

J'ai laissé tomber mes carnets Moleskine avec ce

livre-là, pour quelques temps. Je joue du piano plusieurs heures par jour. Je compose, du classique, quelques pointes de jazz. Bientôt, six décennies se seront écoulées depuis mes couches et mon abstinence. Trois décennies auront été nécessaires pour stopper mes mictions inconscientes.



Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot. C'était une femme déterminée qui persévérerait en toutes circonstances. Un jour, elle est allée voir à l'autre bout de la capitale un énième spécialiste de renom qui lui a conseillé d'aller voir un acupuncteur, le docteur Anthelme.

*- Les Chinois ont compris bien avant les autres l'influx nerveux qui circule dans le corps, madame, les entrées possibles pour atteindre les nerfs, plus exactement l'énergie qui les relie, l'influx.*

Ma mère n'aurait pas songé, d'elle-même, à me faire essayer l'acupuncture, trop douillette pour tenter l'expérience. Le docteur Anthelme lui a garanti que ce n'était pas douloureux.

*- Juste quelques picotements, vous verrez.*

Ma mère m'a accompagné, la toute première fois, dans un immeuble bourgeois aux couloirs revêtus de parquets. J'avais alors seize ans. Le docteur était un homme simple, splendide, de taille moyenne, l'œil vif, des cheveux noirs et bouclés. Il faisait montre de son

autorité, revêtu d'une blouse blanche. Un peu maigre, au goût de ma mère.

J'aurai dix sept ans lorsque j'interromprai les séances bien agréables mais inutiles chez l'acupuncteur. Ma mère rappellera alors son docteur Anthelme. Elle ne lui en voudra pas. Elle se devait d'essayer.

J'enchaîne cette année-là séance sur séance. J'apprécie l'idée de cette médecine douce. Je suis friand de l'expérience. Je franchis ravi le pas de la porte du docteur Anthelme.

Chaque fois, les lattes du parquet bruissent sous mes pieds.

Chaque fois, je longe le couloir orné de boiseries et jette un regard par les portes entrouvertes dans les pièces réparties de part et d'autre. Presque toutes les pièces sont les mêmes, dans lesquelles je m'allonge deux fois par semaine, durant toute une année, tantôt dans une pièce, tantôt dans l'autre.

Je ne vois pas beaucoup ma mère qui redouble de travail, cette année-là.

Les divans de l'acupuncteur étaient revêtus de linges bleus en éponge toujours propres et douilletts. Des enceintes acoustiques diffusaient de la musique classique : Mozart, Beethoven, Vivaldi. Je partageais ma connaissance de la musique classique. Une paillasse était attenante à chacun des divans, là où l'acupuncteur déposait ses aiguilles. L'acupuncteur m'expliquait :

*- Il y a maintes entrées pour atteindre les nerfs du corps humain*

*qui courent du cerveau aux organes vitaux.*

Et vice-versa. L'acupuncture est l'une de ces entrées. Chaque organe, si ma mémoire ne m'abuse, est relié à maints influx nerveux qui maillent tout le cerveau, le corps. Tout se passait très bien, même si au début le picotement des aiguilles n'était pas évident à supporter. Un rire nerveux jaillissait lorsque l'acupuncteur posait quelques aiguilles entre mes orteils. Je m'endormais.

Au début, je mentais au docteur Anthelme, lui racontais les espacements fictifs de mes pipis-au-lit. Il n'en croyait pas un mot. Il avait bien vu que mon influx restait identique, mon sommeil profond me satisfaisait. J'aimais l'écouter, ne le contredisais pas. Je lui expliquais que ma mère ne devait pas être au courant du peu de progrès accomplis, elle qui a tout essayé.

*- Je vais avoir dix-huit ans, vous comprenez ?*

Le docteur a acquiescé. Il me protégera avec sa sympathie, ne révélera rien à ma mère. Il a même laissé tomber ses notes d'honoraires. J'étais soulagé, ma mère aussi. Elle prenait plus de temps avec moi. Les Chinois ont découvert l'influence certaine de l'acupuncture pour calmer bien des boules de nerfs, mais il y a une condition préalable, nécessaire sans être suffisante, la volonté. Je n'avais pas cette volonté, je le savais.

Ce devait être la dernière séance. Je n'ai pas sonné. Je suis resté planté là, dans la salle d'attente, devant la

porte de l'acupuncteur. Je n'allais pas passer ma vie des aiguilles plantées délicatement entre mes doigts de pieds ! J'ai quitté l'acupuncture.

La médecine chinoise s'est aujourd'hui enrichie de haute technologie : acupuncture au laser ou électro-acupuncture remplacent les aiguilles traditionnelles. Et après ?

Je garde le souvenir lors de mes sommeils chez le docteur Anthelme de maintes navigations dans les stades de ma mémoire, je sautais de case en case, reliais les cases entre elles, enfin ne me retenais plus. Mais cela n'a rien à voir avec l'acupuncture, selon moi.

J'ai interrompu les séances, avant cette dernière séance. J'ai remercié l'acupuncteur, dit à ma mère : *ça y est*, ou quelque chose comme ça. C'est à ce moment là que j'ai pressenti quelque chose m'arriver droit au cœur. Un sacré coup de foudre s'est produit au sortir de chez l'acupuncteur, dans sa salle d'attente.

C'est le milieu de l'histoire.

Une jeune femme se dirigeait vers la sortie. Sa présence me surprit. Elle changera la donne, juste avant ma sortie. Mes yeux à l'ordinaire vifs et reposés en devinrent sanguins. J'aperçus tout de suite la pétillance de la jeune femme, croisée là, son allant, sitôt avant qu'elle ne disparaisse. J'avais dix-sept ans, presque dix-huit. La jeune femme m'aurait-elle fixé droit dans les yeux, une fraction de seconde, un de ces laps de temps où l'on se dit que tout est possible, décidément ? Elle ne s'est pas détournée. J'aime les

êtres qui ne se détournent pas. L'instant restera éternel.

J'en frissonnais d'émoi, les secondes d'après. Et si j'étais parti bras-dessus bras-dessous avec cette jeune femme, là, en l'instant et sans attendre ? Enfin, là, j'exagérais, j'inventais. Les bras ce sera pour plus tard, lorsque cette jeune femme m'invitera à boire un café, au bistrot juste au bas de ma rue, deux ou trois mois plus tard.

Là, sur le moment, j'aurais ouvert la porte d'un bar, nous nous serions orientés vers la banquette. Je me serais senti prêt à ouvrir la conversation avec elle, me serais dit : *Qui est-elle ? Etudiante ? Que pourrait-elle étudier ? Les sciences et les structures de la matière ? L'histoire ? La littérature ? Serait-elle universitaire, chercheur ? Nous serions dans la cour du Grand Louvre. Pourquoi pas ? Œuvrerait-elle à une part de la rénovation et de l'extension du musée ?* La jeune femme ne m'a même pas regardé dans les yeux, elle ne s'est pas retournée. Je suis sorti de chez l'acupuncteur.

Peu de temps après, j'interrogeai le docteur Anthelme :

- *Qui est-elle ? Ma mère m'a parlé d'elle, d'une jeune femme que je gagnerais à rencontrer. Elle a insisté.*

Je me souviens :

- *J'ai une amie dont la fille te ressemble, mon fils, arranges-toi pour la croiser, tu verras.*

Ma mère, qui jusque là ne m'avait jamais introduit auprès de qui que ce soit, je parle bien sûr des filles,

m'avait vraiment surpris.

Je me suis retrouvé quelques jours après, à dix mille kilomètres de la réalité, occupé dans ma tour d'ivoire, sans mon acupuncture.

La jeune femme a vite disparu, effacée en quelque sorte. Si elle avait pu se retourner, et rebondir sur une envie de café que je lui aurais lancée en l'air, en la regardant tendrement, j'aurais tourné sept fois ma langue dans ma bouche et j'aurais osé lui demander son prénom. *Votre âme*, m'aurait-t-elle répondu ?

Le soir d'après, dans mon sommeil profond, j'ai cru vraiment entendre la voix de cette jeune femme. Mes pensées étaient avec et pour elle. Je lui disais en le lui chuchotant :

- *Vous m'êtes une bouffée d'air pur.*

La fille me souriait. Nous sommes partis de là. C'est moi qui l'ai rappelée, quelques semaines plus tard, en mon âme, avec la complicité de mon esprit fidèle. Nous nous sommes retrouvés dans bien des bars, propices à la conversation. Nous nous embrassions en nous disant *au revoir*. J'étais troublé. Amoureux.

Je me suis appelé dans le miroir de la salle d'eau, me suis parlé d'un sentiment qui m'animait, moi, déçu de mes premiers pas antérieurs dans l'amour. Je percevais mon impatience, vivais mon coup de foudre. Serais-je allé jusqu'à dire à la jeune femme que je l'aimais ?

Je prenais un plaisir fou à lire ses écrits les plus

doux, tendres, merveilleux. *Je t'aime*, concluait-elle. Elle touchait mon esprit, mon âme. Je ne me suis jamais remis de cette rencontre inopinée. Divine surprise ?

J'ai repris le dialogue entre moi et moi. Je me suis tendu l'oreille, me suis souri encore plus que d'habitude, restant avec mes questions et mes confidences. Qu'aurais-je senti en pareille circonstance dans la réalité ?



Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot. Un jour à Paris un spécialiste lui a dit que la primauté d'une odeur pouvait influencer sur le sommeil profond. Il lui a remis une liste d'odeurs possibles trouvées chez un herboriste de la rue Mouffetard.

- *A vous de juger, madame, de trouver la bonne odeur.*

Ma mère réfléchissait puis s'exécutait. Elle usait pour mes draps de bien des marques de lessives, des parfumées, à la lavande, aux primevères, au jasmin, des inodores, son amie Pauline lui disait :

- *Vas-y, c'est écrit.*

Où ça ? Connaissez-vous la puanteur de l'odeur de l'urine qui imbibe un pyjama, des draps, un matelas, les nuits de grands flots ? J'en suis encore catastrophé lorsque je me remémore les odeurs de certains matins de mon enfance. Quelle place occupait donc l'odeur dans ma mémoire ! A coup sûr je retrouvais des souvenirs bien enfouis, l'odeur perturbait des cases inertes à première vue qui d'un coup se rebiffaient, se rassemblaient encore plus les unes avec les autres. Que

dire des interférences provoquées par l'odeur ? J'en revenais à mes interférences. Je m'endormais. Si vous saviez le nombre exact de matelas puants, de pyjamas, de draps. Même secs ils empestent, surtout les matelas.

J'ai treize ans. Je séjourne à l'étranger chez l'habitant. Un matin, la mère de la famille vient me chercher au milieu de ses enfants avec lesquels je joue et elle se met à me hurler dessus. Je comprends tout de suite, me recouvre de honte. La mère m'attrape par le bras, me tire vers la chambre. Elle est en colère, de m'avoir ainsi pris sur le vif, tout ça pour trois serviettes en éponge dont j'avais recouvert en urgence, je l'avoue, une immense auréole d'urine sur le matelas de la chambre où je dormais ! Et puis, avec le temps, j'ai peaufiné et bien perfectionné ma technique afin que rien ne transparaît sur un éventuel matelas non protégé.

Je commandais sur Internet au rayon des articles pour hôpitaux des alaises jetables pour malades incontinents. Je m'arrangeais toujours pour dépaqueter les alaises à l'arrivée, pour m'éviter de m'agacer de voir encore imprimé sur l'emballage : *pour malades incontinents*. Il faut dire aussi et surtout que je raréfiais mes nuits à l'extérieur.

Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot, aujourd'hui retiré dans des cases très stables, bien mémorisé.

J'en ravive quelques-unes, ici ou là, dont celle du guérisseur que j'ai connu plus jeune. Là, je pouvais m'endormir en toute quiétude, n'importe quand, à ma guise et en toute liberté.

Je me racontais des histoires à dormir debout. Je m'endormais. J'avais quatorze ans, ma mère feignait de croire que mon énurésie était désormais passagère, en m'emmenant tout de même chez ce guérisseur prétextant qu'il fallait absolument consolider tout ce que j'avais essayé, que de toutes les façons un guérisseur ne pouvait pas me faire de mal. Ma mère si peu encline aux médecines parallèles avait franchi le pas, directement, sans aucun préalable.

C'était un homme grave, le guérisseur, le front dégarni, déjà d'un certain âge. Il s'exprimait d'un calme à vous mettre en confiance dès la première approche. Il contredit dès l'abord ma mère et ses explications

confuses et incomplètes sur l'origine génétique de mon énurésie. Il repoussa d'un ton définitif l'hypothétique combinaison particulière de ma chaîne génétique. Le guérisseur nous expliqua :

*- Il s'agit avant tout d'une excitation nerveuse non contrôlée dans le sommeil.*

Nous étions bien avancés, ma mère et moi !

Le guérisseur détenait de son père, lui-même de son grand-père et depuis plusieurs générations, un don particulier qui, à ses dires, savait atténuer l'excitation nerveuse d'un enfant, plus difficilement celle d'une femme ou d'un homme, excitation non contrôlée lors de certains sommeils profonds. J'y ai souscrit volontiers.

Je suis revenu une dizaine de séances. Chaque fois le guérisseur se dirigeait au-dessus de l'âtre de la cheminée de son salon, attrapait d'un geste lent une boîte contenant une énorme pièce de monnaie, très ancienne, précisait-il, la pièce était en métal toute noircie et usée. La silhouette d'un homme était gravée d'un côté, usée par les pouces qui avaient agrippé la pièce.

J'ai rêvé d'être allongé sur ce divan.

Je revois la pièce gravée dans la main droite du guérisseur, naviguer au-dessus de mon corps, allongé sur le divan, les demi-tours de la main du guérisseur donc de la pièce à l'approche de mes pieds, le lent mouvement de l'objet de mes pieds à ma tête, très lentement, sans tremblement aucun, le long de mon

corps.

Je m'endormais au cours de la séance. Le guérisseur m'incitait à résister, mais je tombais dans un sommeil profond. Impossible de résister. Lui expliquait à ma mère qu'il n'avait jamais vu ça !

- *Il y a une boule de nerfs à l'intérieur de votre fils !*

Ma mère était hors d'elle :

- *Quelle idée vous prend-il de me déclamer ça ?*

Ma mère s'énevrait devant l'incompétence du guérisseur à atténuer mon excitation nerveuse. Le guérisseur l'agaçait à lui sortir ainsi ce qu'elle savait déjà d'avance. Je calmais ma mère comme je le pouvais :

- *Il y a peut-être une réalité dans ce qu'il dit... C'est sans doute pour ça que j'ai autant d'énergie, comme mon père, tu le sais bien !*

Ma mère a détourné ma possible question :

- *Que sais-tu de ton père ?*

Les résultats n'étaient pas vraiment tangibles, pas de maîtrise en vue de mon influx nerveux, pas de contrôle sphinctérien nocturne, « *sommeil toujours profond* », concluait le guérisseur.



Ma mère a tout essayé pour endiguer mon flot, jusqu'à la génétique. Nous sommes allés voir le professeur Courgeaud, l'un des plus grands généticiens. Je lui ai parlé !

*- Tu as peut-être un gène d'énurésie sur le chromosome 13q, comme ton père. Seuls trois gènes pourraient, à ma connaissance, jouer les perturbateurs.*

Ma mère avait apporté, à la demande du professeur, un des cheveux de mon père, conservé je ne sais où. Le cheveu a été analysé. Comment le professeur avait-il donc connu mon père ? Quarante-quatre pour cent des enfants énurétiques le sont par origine familiale, soixante dix sept pour cent lorsque les deux parents le sont. J'étais énurétique par transmission génétique.

*- Seul un contrôle de l'influx nerveux pourrait arriver à amadouer le gène Enuri 13q13-13q14 de votre fils. Je suis très réservé.*

Le professeur baissait les bras. La conversation s'est envenimée avec ma mère qui m'a promptement demandé de partir. Elle a claqué la porte en couvrant

le professeur de noms d'oiseaux. Nous avons ri tous les deux, mais pas sur le moment.

- *Le professeur a-t-il inventé le gène Enuri ?*

- *Bien sûr que non*, me répondait ma mère cette fois-ci avec sérieux, si peu à l'ordinaire encline à sortir de ses gonds, à supposer que sortir de ses gonds soit une expression qui veuille dire quelque chose !

Je n'étais pas si sûr que le professeur Courgeaud dise n'importe quoi. Une relation directe devait bien exister, quelque part entre mon cerveau, mon influx nerveux, mon corps, un genre de relation entre le relâchement de mon sphincter et mon sommeil profond. Seule une immense volonté bien consciente doit être en capacité de perturber le stade où mon cerveau s'endort, le stade où mon flot s'échappe sans que je n'en prenne garde. Je n'avais pas la volonté de contrôler tout ça, si envieux de me laisser aller dans mon sommeil profond, peut-être pour compenser ma grande activité le jour, mon cerveau en éveil permanent, les émotions que je vivais, toutes celles qui se prolongeaient.

C'est contre cette absence de volonté que le professeur a réagi, contre la liberté que j'ai laissée à mes endormissements. Je dopais ma mémoire à coup de sommeils profonds.

J'aimais les livres, les films, les conférences, les discussions. C'est pendant mon sommeil que mes connaissances se consolidaient, dans ces phases-là, toutes les émotions se libéraient et sept réveils ne

suffisaient plus à me réveiller ! J'ai intégré depuis l'enfance des réveils dans mes rêves.

J'ai lu que des enfants énurétiques allaient jusqu'à intégrer dans leurs rêves le fait de se lever, d'aller aux toilettes, de descendre leur pyjama et hop ! Le flot se libère, pris entre le rêve et la réalité, et les draps se mouillent. Au dehors, des réveils mécaniques pouvaient hurler, je les arrêtais sans me réveiller. C'était extraordinaire, les réveils devenaient inopérants ! Pourtant les sonneries de réveils électriques duraient et auraient agacé quiconque jusqu'à en devenir fou ! Pas moi, mon ouïe s'ensommeillait dans les profondeurs de mes nuits, très éloignées des émotions de la réalité.



Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot. Ses nerfs s'épuisèrent.

S'est-elle sentie perdue lorsque mon père est mort, quelques jours après avoir partagé leur jouissance pour la première fois ? Ma mère s'est retrouvée seule, taciturne, à l'intérieur d'elle-même. Elle s'est interdit dans un premier temps de refaire sa vie. Elle s'est promis de ne partager mon énurésie qu'entre elle et moi, en souvenir de lui.

L'énurésie venait-elle de mon père ? Pas si simple !

Ma mère a eu quelques aventures, sans lendemain depuis sa mort. L'une a duré, de lendemains en lendemains. Ma mère voyait souvent un homme depuis quelques années, un homme attentionné que j'ai appris à connaître, à respecter, d'un certain âge, un homme à l'allure très raffinée, amoureux d'elle, elle moins, un homme qui très gentiment certains soirs la raccompagnait chez nous après nombre de soirées partagées. Jamais ma mère n'a passé plus que quelques nuits entières avec lui. Je ne sais pas grand chose de

cet homme, de ses instants de vie avec ma mère, hormis des croisements : bonjour, bonsoir monsieur, et une conversation sans intérêt lors du dîner le soir de l'un de mes anniversaires.

Je savais que ma mère ne m'en parlerait pas, de toute façon. C'était une femme seule, la plus part du temps, résolument solitaire, qui avait perdu son homme dans un accident de la circulation juste avant ma naissance.

*- Ta mère a vécu un tel plein d'amour, bref dans le temps et si intense d'émotion que plus jamais un homme n'a pu succéder à ton père.*

Ça, c'est Pauline qui me l'a révélé.

Ma mère n'a pas cherché à vivre autrement que seule avec moi, durant mon enfance. Impossible pour elle de ne pas préserver le secret de son amour unique, la magie de la nuit où mon père et elle ont partagé l'amour, physique, entier. Leur union ne s'interrompra que par la mort. Ma mère aura vécu le bonheur absolu, selon elle, jusqu'à désirer et voir naître dans sa chair leur enfant, le sien et celui de son homme. La mort de son homme fut terrible. Ma mère se battra puis elle battra en retraite, se repliera sur ses arrières, prolongera la mémoire de son amour intime, son souvenir vécu. Elle n'en parlera jamais à haute voix, sauf en de rares occasions, en aparté avec son amie Pauline.

Ma mère me consacrait une grande partie de son temps. J'étais son domaine réservé et exclusif, protégé

par tout l'amour qu'elle me vouait.

Son amie Pauline s'est montrée alerte, une après-midi. Nous étions en février, sous le cerisier. Elle m'a montré des photographies de ma mère dont l'une avec mon père, tous deux avaient trente ans. Ma mère était ravissante, rayonnante, éblouissante, son corps svelte, mon père un peu coincé avec son attitude devant le photographe, le regard haut et le menton relevé. Il faisait froid. Lui portait un col roulé. Puis plus rien, plus de photographe ni de photographie, plus de col roulé, une vie presque dévolue par la suite pour ma mère à vivre seule. Une nuit, une nuit seulement avec mon père, mais quelle nuit !

Son amour était entièrement fondé sur l'émotion du coup de foudre qu'elle avait vécu, cette nuit-là, senti et ressenti, sur l'émotion surtout qui s'en était dégagée. Ce soir où elle a dit oui à l'homme de sa vie, oui à cette nuit-là, oui pour un enfant, oui maintenant. Leur amour était si fort, l'est encore, si inscrit dans le oui en un laps de temps, un oui définitif. J'imaginai ce oui, le coup de foudre de ma mère qui cette nuit-là a uni mes parents, comme si je l'avais vécu aussi, ce oui, à ma façon. Ma mère n'en parlait à personne, hormis moi, son fils, lorsque j'ai cherché à savoir.

Mon père est mort juste après le oui, piéton, dans une rue, écrasé par un camion. Ma mère l'avait rejoint lors d'une conférence sur l'apport des mathématiques à l'aéronautique, je crois bien. Dans l'article de presse paru le lendemain de sa mort, je protège l'article avec

grand soin, mon père s'appelle François Xiris, c'est mon nom de famille. François Xiris est professeur de mathématiques et à ses heures pilote d'aviation. Ses amis le regrettent. Un article est paru dans *Le monde* ! L'unique souvenir de lui. S'agit-il bien d'un souvenir, tiré à quelques milliers d'exemplaires en son temps ? Que reste-t-il de cet article ? Ma mère me l'a offert pour marquer ma majorité. Je lui avais plusieurs fois exprimé le désir de le garder.

Ma mère n'a pas cherché à rencontrer les amis de mon père, à la suite de son accident. Elle nous a protégés, tout au moins au début, des souvenirs brûlants portés par les proches de mon père. Ma mère ne les connaissait pas. Elle n'a rien dit pour moi, rien de sa liaison et de son coup de foudre. Sa grossesse fut difficile. Ma mère enceinte a tellement dû contenir sa tristesse afin que rien ne transparaisse en moi, qu'elle a tout coupé, à l'extérieur d'elle-même. Elle s'est sentie seule, terriblement seule. Elle parlait depuis toujours de son homme en le nommant François Xiris, c'était sa moindre distance. Ma mère l'avait rencontré sur un aérodrome, pour un baptême de l'air. Mon père s'était éclipsé de la conférence tout juste après son intervention. Je ne sais quasiment rien de lui. Ma mère non plus. Pourquoi ma mère n'a-t-elle pas cherché à en savoir plus ? Qui dit qu'elle n'a pas cherché à savoir ? J'y songe constamment, m'imagine être avec le regard de mon père sur l'unique photographie prise avec ma mère bien avant ma naissance.

Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer le flot de mes mictions inconscientes. Entre autres assortiments, elle a rapporté un matin à la maison, un paquet volumineux de la pharmacie. Je devais être âgé de dix ans. Elle n'a pas mis longtemps, avant de m'en parler, de cet assortiment. Intrigué j'ai ouvert le paquet et lu sur la boîte : pipi-stop. Je me suis dit de suite *le pipi-stop n'aura aucun effet sur moi* car rien ne peut avoir d'effet sans une volonté persistante. C'était une machine à conditionner le stop, trouvée par ma mère, dans une pharmacie. Il faut dire que ma mère craquait un peu à ce moment-là, elle insistait, harcelait le jeune pharmacien :

*- Je ne veux pas de produits chimiques, pas de médicaments...  
Trouvez-moi des procédés mécaniques !*

Le pharmacien débutant, à court d'idées et quelque peu barbare sans le savoir, lui a alors commandé une version soft de la chaise électrique. L'instrument tel quel n'existe plus, paraît-il. La haute technologie l'a miniaturisé, quelques gouttes d'urine suffisent

désormais pour tout déclencher, de légers picotements et une alarme sonore. Je veux bien le croire. L'engin, tel que je vous le décris, valait le détour : des scratches aux poignets et aux chevilles étaient reliés par un premier fil électrique entre eux puis au boîtier. Un deuxième fil reliait des contacteurs positionnés dans une couche spéciale, eux aussi reliés au boîtier.

Dès qu'un début de flot a osé s'immiscer dans la couche, la nuit, les contacteurs ont prévenu le boîtier qui a envoyé des mini décharges électriques dans mes chevilles et dans mes poignets, accompagnées d'une alarme sonore qui a tenté de me réveiller ! Pour sûr je me suis réveillé, la première fois que j'ai essayé le pipi-stop ! J'ai hurlé, apeuré ! Soixante-dix pour cent de réussite. C'était affiché sur la boîte ! Ma mère a ramené le pipi-stop illico le matin-même. Elle a crié sur le pharmacien, lui a dit :

*- C'est une honte que vous n'ayez pas essayé cet engin avant de le louer, c'est une honte de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fassent, on est en France, monsieur, et la France a des valeurs.*

Et patati et patata ! Ma mère s'est défaussée sur le pharmacien. L'a-t-elle essayé, elle, le pipi-stop ? Ma mère a poursuivi :

*- Bon sang, c'est votre métier, monsieur, de me conseiller !*

Le pharmacien, formé plus que de nature à la pharmacologie, s'est insurgé :

*- Des procédés non conventionnels ! Je vais vous en faire voir, moi, madame ! Il ne dépend que de vous d'agir sur l'activité*

*cérébrale de contrôle de votre fils, qui a tout simplement une perte du cycle circadien. Il secrète l'hormone antidiurétique quelle que soit l'heure de la journée. Or cette hormone antidiurétique ou ADH, sécrétée par l'hypophyse, empêche le passage de l'eau du sang vers la vessie. La nuit, tous les enfants sécrètent beaucoup d'ADH, pas votre fils.*

Ma mère était en forme :

*- Je sais tout cela, monsieur, pour qui me prenez-vous ? Si je vous laisse faire, vous allez me prescrire un antidépresseur tricyclique ! Quand bien même la desmopressine pourrait-elle modifier le schéma de sécrétion de l'hormone ADH de mon fils, les effets secondaires seraient fulgurants : maux de tête, congestion nasale, douleurs abdominales !*

*- Qui vous a dit tout ça ?, hurlait à son tour le pharmacien.*

*- Le docteur Anthelme, il m'a dit surtout de refuser tous vos médicaments.*

Ma mère avait raison. J'ai recherché des faits sur Internet, j'ai poussé mes recherches jusqu'à l'énurésie adulte. Ces médicaments sont classés dans l'hormonothérapie de remplacement. Leur fonction est avant tout de diminuer l'hypersensibilité. Je comprends mieux le lien possible avec mes émotions. Et après ? Je lis que l'imipramine, l'antidépresseur, évite les convulsions. Le chlorhydrate d'imipramine allège le sommeil en deuxième partie de nuit, au moment où le flot est supposé se laisser aller. Ou bien est-ce l'acétate de desmopressine ? Pour les effets pas du tout secondaires : labilité affective, irritabilité et

anxiété. A n'utiliser que pour les cas rebelles ! L'efficacité n'est pas garantie. Ailleurs sur un autre site que j'ai visité, les mictions inconscientes interviennent au hasard tout au long du cycle de sommeil. Sur un autre site encore j'ai lu que les adultes énurétiques sont des hypersomniaques, en d'autres termes que leur seuil d'éveil est bien haut, à supposer qu'une échelle mesure les hauts et les bas. Et je ne parle pas de l'anticholinergique, des neurotransmetteurs.

Ma mère me disait :

- *Chacun défend sa thèse, le tout et son contraire.*

Elle avait raison.

Je me méfie des connaissances qui circulent sur Internet lorsqu'elles ne sont pas signées, bien repérées. Qui écrit ? Un pharmacien, un philosophe, une tête chercheuse ? A quoi bon se poser la question : comment est mon sommeil ? Qui un sommeil léger, qui un sommeil profond, qui un sommeil paradoxal, qui le grand soupir, tiens donc ! Paradoxalement, la majorité des avis médicaux semble s'orienter vers une émission inconsciente en phase de sommeil léger, un flot qui se libère du sommeil profond, un grand soupir. Je garde tout à l'intérieur, comme ma mère. J'ai appris la table périodique des éléments chimiques de Mendeleïev. Je sais gré à ma mère, de ne pas m'avoir administré une substance chimique quelconque.

- *Au fait, m'a dit ma mère, tu sais comment retenir la table des éléments de Mendeleïev ?*

Je lui ai répondu en souriant, persuadé de mon

effet :

- *Napoléon mangeait allègrement six poulets sans claquer d'argent pour le sodium, le magnésium, l'aluminium, le silicium, le phosphore, le soufre, le chlore, l'argon.*

Ma mère feignit d'en être sidérée, heureuse d'être ainsi étonnée. Elle me prit dans ses bras, et nous avons dansé, frivoles sur un air de tango, enfin là j'exagère, car je ne danse pas, pourtant j'ai bien le souvenir d'avoir dansé un tango au plus près de ma mère, ce jour-là. Me le serais-je inventé ce souvenir ? Je sais l'avoir retenu.



Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot, hormis ce dont elle ne voulait pas, une intrusion maligne dans ma psychosomatique. Et elle a réussi. Je n'ai pas culpabilisé. Ma mère s'est réveillée un matin, persuadée que c'était musculaire :

- *Ça y est, mon chéri !*

Elle a appelé le docteur Anthelme, pour qui elle avait de l'admiration, je pense aussi de l'affection.

- *Docteur, j'ai lu un article sur des chercheurs canadiens qui pratiquent les exercices de Kegel, enfin c'est une façon de parler, ils les font pratiquer à des enfants énurétiques déclarés. Dix à vingt contractions cinq fois par jour pour dompter le sphincter. Le muscle se contracte en phase de remplissage, se relâche en phase de miction.*

Le docteur l'interrompt :

- *Dites plutôt vidange que miction, très chère, c'est plus parlant. Moi je vous dis que votre fils a bien raison de ne pas vouloir de ces exercices.*

Je n'ai pas voulu de cette gymnastique sphinctérienne, trop épuisante, à mon goût. Ma mère a

raccroché. Elle n'a pas insisté, comme à chaque nouvelle tentative.

- *C'est à votre fils de décider*, lui répétait son ami le docteur Anthelme.

Ma mère disait tout le temps, depuis mon tout jeune âge, que tout un chacun doit bien évacuer, d'une façon ou d'une autre, son flot de questions sans réponse :

- *Tu te poses trop de questions, mon fils. Continue, mais dis-toi que beaucoup de tes questions resteront sans réponse.*

Ma mère renchérisait et me disait aussi que ce qui m'arrivait, qui persistait, c'était mieux que le cancer ou que bien d'autres maladies déclenchées par la psychosomatique :

- *Ce doit être inscrit dans tes gènes, de mouiller ainsi tes draps. Il y a des questions qui appellent d'autres questions. Certaines, nombreuses, nous restent sans réponse. Voilà tout. Ainsi va notre vie !*

Il faut dire que ma mère posait elle-aussi beaucoup de questions, certaines à haute voix ; beaucoup de ses questions restèrent sans réponse, les questions qu'elle posait appelaient toutes ou presque d'autres questions.

- *Posons-nous des questions*, me disait-elle.

Très tôt, j'ai aimé m'embarlificoter dans des questions avec ou sans réponse. Chacun évacue ses questions comme il peut. Ma mère aussi, avec l'âge, évacuera ses questions, elle en deviendra forte, psychiquement, de ses questions sans réponse, même si sa voix ne les prononcera pas toutes. Ma mère

revêtait des tailleurs droits très classiques, de couleur foncée, et d'amples chemisiers. Pas de kilos en trop. Elle se questionnait et retenait ce qu'elle entendait, apprenait avec ou sans réponse. Elle n'a eu de cesse de se questionner. Est-ce pour cela qu'elle assimilait à la vitesse grand V, depuis enfant, des connaissances, et encore il n'y a pas si longtemps ? Pas si simple !



Ma mère a tout essayé, ou presque, pour éviter mon flot.

- *Rien à faire, c'est psychosomatique, lui ont dit nombre de spécialistes. C'est un neuropsychologue qu'il faut à votre fils.*

Elle s'en est agacée. Sachant que depuis mon jeune âge, elle fuyait toute intrusion maligne dans ma psychosomatique, dans la sienne ou dans celle de quiconque, elle n'était pas prête à s'immiscer dans la mienne, et avec l'âge ce n'était pas prêt de s'arranger !

- *Un neuropsychologue ? Quoi ? Neuro pour jouer avec l'imagination de mon fils et psychologue pour s'immiscer subrepticement dans ses souvenirs ? Pas question !*

Ma mère était terrible, quand elle s'y mettait. Plus elle avançait, plus elle fuyait toute tentative d'intrusion maligne dans mon moi. Elle me répétait qu'il y a des choses à ne garder qu'entre soi et soi, des choses secrètes que nous ne devons pas prononcer. Qui sait ? Une oreille malintentionnée pourrait traîner ici ou là.

- *Les secrets ne se prononcent pas, le silence est là pour les protéger.*

Je me suis souvent demandé quels secrets le silence de ma mère protégeait si ardemment.

J'ai mis très longtemps, avant de m'en parler, de mon pipi-au-lit, de m'en parler vraiment. Puis je les ai déballés, mes premiers souvenirs, liés à mes mictions, avec beaucoup de comment et nombre de pourquoi. Je me livrais peu lorsqu'il s'agissait de mon for intérieur. Pour qui se prennent-ils, celles et ceux qui déchiffrent notre imagination à coup de souvenirs ?

*- C'est là que germe notre imagination, et l'imagination c'est sacré.*

Les propos de ma mère étaient sans appel. Le sacré est intime, protégé par notre âme. Je ne me serais pas contenté des comment. J'aurais écrit les pourquoi, dans l'ordre d'arrivée, au début : mes réveils dans la nuit, pour vider ma vessie, occupaient ma mémoire de temps à autre avec acuité. Mon carnet Moleskine a retenu maintes occurrences de réveils en sursaut.

J'ai commencé par une digression sur la mémoire, pas facile à comprendre dans un premier temps, difficile à écrire. Tout est là, me disais-je. J'ai écouté, transcrit sur mon carnet des bribes entières de ma conversation avec ma mère, plus exactement sur la façon dont mes souvenirs s'étaient logés ici ou là, dans mon cerveau. J'ai vite compris qu'ils ne restaient que rarement à la même place, pour écrire simplement.

*- Si tu ne sais pas comment se logent tes souvenirs dans ta mémoire, tu ne comprendras pas ton énurésie.*

Je cherchais à comprendre, tout à l'écoute, je ne

comprenais pas tout, je commençais à écrire mes premiers pourquoi.

- *Une matrice de cases, me disais-je, en abscisses et en ordonnées, même en trois dimensions, imprimerait nos souvenirs, certes, mais c'est une simplification bien trompeuse, une contre-réalité battue en brèche par nombre de spécialistes. Non, les souvenirs liés à des mictions involontaires ne sont pas rangés dans des boîtes soigneusement étiquetées, chacune à sa place ! Et après ?* renchérisais-je.

Je me parlais de mon sommeil profond - comment se souvenir ? - ce moment du sommeil où la vie pensée peut rejoindre la vie vécue. Je savais que des chercheurs travaillaient là-dessus, élaboraient des théories, au-delà des trois dimensions. J'ai lu qu'il y avait des stades plus ou moins stables dans lesquels les souvenirs s'impriment, des instants de vie qui bout à bout occupent bien des cases, et ces cases, lorsqu'elles brûlent d'émotions, peuvent changer de stades, raccrocher des pensées. La théorie des stades, pour peu qu'ils restent instables, pourrait être une explication à mon énurésie.

A l'université, j'ai poussé mes recherches sur le réseau des chercheurs à partir de cette idée de stades que j'ai modélisée. J'ai lu les travaux du professeur Dutour. Il a établi une relation franche et directe entre les sécrétions d'hormones provoquées par l'émotion emmagasinée le jour et les stades de mémorisation de nos souvenirs la nuit. Souvenirs pris au sens large, bien sûr, instants de vie vécus mais aussi tout ce qui relève

de connaissances approchées par différentes formes, des pages lues, des images projetées, des sculptures, des tableaux observés, des musiques appréciées ou encore des propos entendus lors d'une conférence, tout le matériau propice à décupler l'imagination.

Nos émotions provoquent des interférences, tout est là, des micro impulsions électriques réveillent nos souvenirs.

*- Certains restent éveillés, d'autres se rendorment.*

Ma mère me disait ça avec une émotion sans pareille, comme si elle m'entretenait sur le moment d'une relation très intime, amoureuse, à laquelle elle était très attachée. Elle avait une folle affection pour les interférences, en parlait comme s'il s'agissait d'êtres humains. Et que dire de son imagination ? Ses souvenirs appartenaient à sa plus stricte intimité. J'apprendrai à taire mon affection, tout au moins en partie. Je me livre juste un peu, garde pour moi mon appétit.

Ma mère me reparlait de la mémoire :

*- Toutes les cases de la mémoire sont liées entre elles. Par les émotions du jour, certaines la nuit ensemble se ravivent, parfois se stabilisent, deviennent insensibles jusqu'à une prochaine perturbation. D'abord toujours labiles, les stades de la mémoire se stabilisent ou bien se consolident. C'est la nuit que tout se joue,* me disait-elle.

Je notais sur mon Moleskine. Il y a belle lurette que je percevais aussi un lien évident entre mes émotions et mes mictions inconscientes.

- *Il n'y a que les émotions dégagées par l'amour qui pourraient l'endiguer, ton flot, interférer en amont de ton pipi-au-lit.*

Je souriais, je rigolais, pas tout à fait sûr de ce que ma mère avançait. Je crois qu'elle me faisait marcher. Je courais.

- *Les émotions sont du côté des intuitions.*

- *Des intuitions ?* pensais-je.

- *Le sommeil intervient. Et plus il s'éloigne de la réalité du jour, de son lot d'émotions, plus un souvenir peut, la nuit, être perturbé, réactivé, re-sensibilisé !*

Mon esprit ne s'épuisait pas, moi si !

- *Le cerveau est complexe,* je rétorquais, sûr de ne pas avoir tout suivi.

Je me servais un whisky, sirotait l'alcool qui très légèrement commençait à me monter à la tête. Ma mère était une intellectuelle, elle aimait s'embarquer dans des questions avec ou sans réponse, y prenait goût depuis l'enfance, sans jamais s'arrêter. J'aimais suivre le long flot de sa conversation, surtout lorsqu'elle se confiait. J'aimais les intellectuels, enfin parfois je m'en méfiais. Je ne sais pas si c'est une histoire de case ou de stade en particulier mais je sais qu'enfant j'ai lu Jacques Prévert, que je le lis encore, que ses vers dégagent des paquets d'émotions, que ses vers me reviennent, me préviennent :

- *Il ne faut pas laisser les intellectuels jouer avec les allumettes [...] Le Monde mental, Messsieurs / [...] Ment / Monumentalement.*

Et le monde physique ? Le toucher, le goût,

l'odorat ? Nous avons bien cinq sens, et mon esprit et mon âme savent que la vue et l'ouïe ne suffisent pas à comprendre le monde que nous tentons d'entourer de questions.

- *C'est le monde qui nous entoure, mon fils !* me disait ma mère.

Je l'entendais qui poursuivait :

- *Méfies-toi des souvenirs, ils peuvent nous trahir.*

Je n'ai jamais trop bien compris les propos de ma mère. Je les ai retenus. Ce jour-là, l'émotion était prégnante, tiens donc ! J'osais m'introduire dans la conversation :

- *Si je pousse ta logique, ma mère, pourquoi ne pas imaginer dans nos phases de perturbations, des souvenirs se mélanger, deux instants que nous avons vécus à des périodes différentes ne faire plus qu'un dans notre mémoire ? Et l'inverse ?*

Elle me regarda un peu interloquée :

- *Que veux-tu dire par l'inverse ? Tu veux parler d'instants non vécus ? Tu penses que tu aurais la capacité d'imaginer des souvenirs de toutes pièces, jusqu'à les prendre pour réels ? Mentir à en perdre la raison ?*

Je cherchais ma raison. Je repensais à Prévert, à ses vers à jamais stabilisés dans ma mémoire. Ce n'est pas mon émotion, quelle que soit l'éventuelle perturbation à venir, qui me fera oublier Prévert, qui pourra interférer sur ses vers pour certains à jamais retenus, ce n'est pas mon émotion qui pourra me les faire oublier, jusqu'à ma mort. Il y a des émotions qui n'interfèrent pas. Je restais dubitatif.

Des souvenirs d'enfance, pour certains irréels, tantôt occupent mon esprit, tantôt mon âme, me reviennent en triomphe, occupent tout entier les cases de ma mémoire, dans des moments où je m'autorise à me laisser aller, particulièrement lorsque mes nerfs se relâchent, tous mes nerfs. J'avais un besoin inconscient de m'enfoncer dans les profondeurs de mon sommeil pour apprendre à mieux absorber mes émotions du jour, un besoin nocturne de perturber les cases de ma mémoire, de m'inventer des souvenirs pour mieux apprendre à me connaître. Qui ne s'est pas inventé un jour ou l'autre un souvenir vécu, bâti à partir d'une photographie par exemple ? C'est la photographie qui participe à inventer le souvenir. Je me pose la question : me serais-je inventé des souvenirs, avec la complicité de mon âme et de mon esprit ? Mes carnets Moleskine relèvent des contradictions, des mélanges de souvenirs, beaucoup d'invéraisemblances. Et après ? - *Ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse*, me répétait ma mère. L'énurésie est un des troubles du contrôle sphinctérien, voilà tout.

L'encyclopédie relève un désordre fonctionnel, distinct de l'incontinence d'origine organique qui tient à une lésion précise, mécanique, nerveuse ou inflammatoire. De par la confiance qu'accorde ma mère aux encyclopédies, elle ne peut qu'y croire mollement.

J'écrirai à la fin de mon carnet Moleskine : *il n'y a pas de secret qui se profile derrière mon énurésie, le dire c'est*

*venir en aide à tous les énurétiques de la terre.*

Quelles qu'en soient les causes, l'immaturation de la vessie, l'hérédité, un trouble hormonal, un réveil difficile ou un trouble organique, un enfant qui fait pipi-au-lit ne le fait pas exprès. Ma mère m'a toujours rassuré et soutenu, a toujours évité de me punir, très loin d'elle cette idée d'un autre âge ! C'est pour cela que j'ai vécu avec mon énurésie somme toute sans encombre.

Ma mère a tout essayé, ou presque, pour endiguer mon flot.

Je vais aller dormir, d'un profond sommeil.

J'égrène un poème de Jacques Prévert.

*Je suis comme je suis... Je suis faite comme ça... Quand j'ai envie de rire... Oui je ris aux éclats.*

Je sens le souffle de mon esprit sourire dans mon dos.

Tout va.

L'énurésie est une maladie bénigne, à supposer que ce puisse être une maladie. Il n'y a pas de secret, seule de la fantaisie vécue avec cette réalité. La fantaisie signifiait autrefois l'imagination, cette faculté de l'âme qui reçoit les objets sensibles. Je sais, mon âme, rien n'est simple.

Ainsi va ma vie.

Ma mère en aurait souri, elle-aussi, sans éclats.

*- As-tu enfin mon fils remisé ton pipi-au-lit au fin fond du royaume des choses supérieures, là où gravitent ton âme et le souffle de ton esprit ?*



Cet ouvrage a été imprimé par  
Copy-Média à Mérignac  
pour le compte des éditions  
la Cause du Poulailier  
en mars 2011

# *Editions La Cause du Poulailler*

**POULAILLER** : *n.m.* [pulaje] **1-** Bâtiment d'élevage de volailles de taille modeste, en particulier de poules. Le terme peut désigner également l'enclos d'élevage. Les volailles aiment vivre à l'extérieur mais le poulailler procure un abri contre la pluie et pour la nuit. Les poulaillers sont une forme d'agriculture domestique, souvent entretenus à l'échelle de petites unités vivrières, comme ressource d'appoint, pour les œufs qu'ils permettent d'obtenir, comme loisir ou pour les deux. Ils peuvent être considérés comme complémentaires à un jardin potager, car ses occupants peuvent être nourris des surplus ou déchets verts issus du potager. Le poulailler doit interdire l'accès aux prédateurs nocturnes : rats, belettes, visons, hérissons, buses, aigles, renards, blaireaux, fouines, etc... • *Un poulailler trop spacieux préjudicie sensiblement à la ponte (Parmentier Instit. Mém. scienc. 1806, 2<sup>e</sup> sem. p. 34)* **2-** Fig. et fam. Dans une salle de spectacle le "poulailler" désigne familièrement la partie du théâtre élevée et la plus inconmode, les spectateurs y étant juchés par gradins comme sur un perchoir. Ce sont en général les places les moins chères, d'où fusent souvent les huées. (Synonyme : paradis.) **3-** Fig. et fam. Bicoque, place mal fortifiée, maison chétive. • *J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tournay, que j'avais prêté à M. le duc de Villars (Voltaire Lett. Richelieu, 9 janv. 1767)* **4-** Historique. Petite voiture de marchand d'œufs et, par extension, mauvaise et vieille voiture.

Etymologie : Polaille : wallon, poli.

CHEZ LE MEME EDITEUR

Ruptus  
Bas-côté  
Nelly Bastide

Gang de poules  
Jean-Luc Richelle

Sage-femme du monde  
Henriette Duvinage

Graviers  
Neuf auteurs

Dix femmes  
Renée Beauvieux





